Germaine l'HERBIER-MONTAGNON

CAP SUR UNE ÉTOILE

Vie et mort héroïque d'ARLETTE-YOLANDE CLAUDE
(1911-1944)

Préface de
Chantal MAISONNEUVE et Françoise NOUGARET

Plaque Yolande Arlette CLAUDE - Place Charles de Gaulle - Paris 16ème

Préface de Chantal MAISONNEUVE et Françoise NOUGARET
Élèves en classe de « Philosophie » en 1961

Lorsque nous, élèves des classes terminales du Lycée privé du Sacré-Cœur de Tournon-sur-Rhône, avons entendu Mme Germaine L'Herbier-Montagnon nous annoncer qu'elle nous confiait la rédaction de la préface de sa dernière œuvre : CAP SUR UNE ÉTOILE, nous avons mesuré le singulier et redoutable honneur qui nous était fait. Comment, après les prestigieux généraux d'aviation Chambe et Pouyade, l'académicien André François Poncet, qui ont présenté : DISPARU DANS LE CIEL, CAP SANS RETOUR, JUSQU'AU SACRIFICE, du même écrivain, nous devions traiter cette dissertation insolite au plan classique : biographie de l'auteur, analyse du sujet , impressions de lecture ? Toutefois, nous avons pris la plume avec courage en nous souvenant de la phrase souvent citée par Mme L'Herbier-Montagnon : « Quoi de plus facile que de craindre, alors qu'il est difficile d'oser t d'espérer ».

Présenter l'auteur bous a paru aisé. En effet, Mme L'Herbier-Montagnon est la grande « ancienne » de notre établissement et la toute première élève lorsqu'il fut fondé en 1905. Ensuite, elle jouit à nos yeux de l'incroyable prestige qui l'auréole d'avoir réalisé une vie selon ses rêves d'adolescente. Une générosité dynamique étant la dominante de sa personnalité, avec le refus de se livrer au narcissisme ou de centrer ses activités sur du vide, persuadée que « c'est n'être bon à rien que n'être bon qu'à soi », dès son installation à Paris, après son mariage, elle s'inscrit à la Croix-Rouge. Brevetée pilote d'avion de tourisme en un temps où ce n'était pas commun parmi les femmes, elle fut l'une des pionnières de la Section Aviation de la C.R.F. Dirigeant bénévolement l'enseignement, elle forma des centaines de jeunes infirmières se destinant au service sanitaire aérien. Lorsque la guerre éclata, et après le désastreux armistice de juin 1940, elle créa, et anima, la « Mission de recherches des aviateurs disparus ». Au cours d'un dur périple qui dura six ans, en France, Belgique, Hollande, Allemagne, Autriche et Italie, notre nouvelle Antigone réussit à découvrir, identifier, inhumer décemment des centaines d'aviateurs desquels on ne savait rien depuis leur ultime combat. Ayant ainsi donné la mesure de sa compétence, de son efficience et de son dévouement, Mme L'Herbier-Montagnon, « cristallisant autour d'elle la sympathie reconnaissante de la grande famille aérienne franco-alliée », selon les termes de sa citation, fut décorée de la Légion d'Honneur, de l'Ordre de l'Empire britannique, de la Médaille de l'Aéronautique et de celle de la Croix-Rouge.

Ayant de telles lettres de noblesse, Mme L'Herbier-Montagnon devenue l'historiographe de ceux qui moururent pour que vive la France, était vraiment qualifiée pour écrire la biographie d'Arlette Yolande Claude, héroïne de CAP SUR UNE ÉTOILE. On peut dire « que le sujet est aussi digne de sa plume que sa plume est digne de son sujet ».

Arlette Yolande Claude eut la chance de naître et de passer son enfance à Madagascar, au sein d'une famille lorraine pratiquant les vertus chrétiennes, ayant l'amour de la Patrie de tradition dans sa noble lignée. La jeune fille semblait

destinée à un brillant mariage et à la vie facile des gens de sa classe. Mais elle voulait « être quelqu'un », « faire quelque chose », « viser très haut ». Descendante du maréchal Ney, il lui fallait de l'action. Parente du poète Claudel, elle ressemblait aussi à douce Violaine... Parvenue au carrefour de l'adolescence, ayant reçu du Ciel le don d'une voix d'or, aspirant à la magie des sons comme une fleur assoiffée de rosée, elle aurait pu devenir une étoile au firmament de la musique et du chant... Le sort ne le permit pas.

Aimant l'aviation à l'exemple de son frère Pierre, capitaine pilote de chasse, qu'elle admirait tant, elle rêvait d'avoir aussi des ailes, mais de celles qui sauvent sous le signe de la Croix Rouge. En vue de ce service, elle fit ses études d'infirmière. Mais la mort de Pierre, abattu par la chasse allemande dès le 25 septembre 1939, lui fit un devoir de renoncer à cet apostolat.

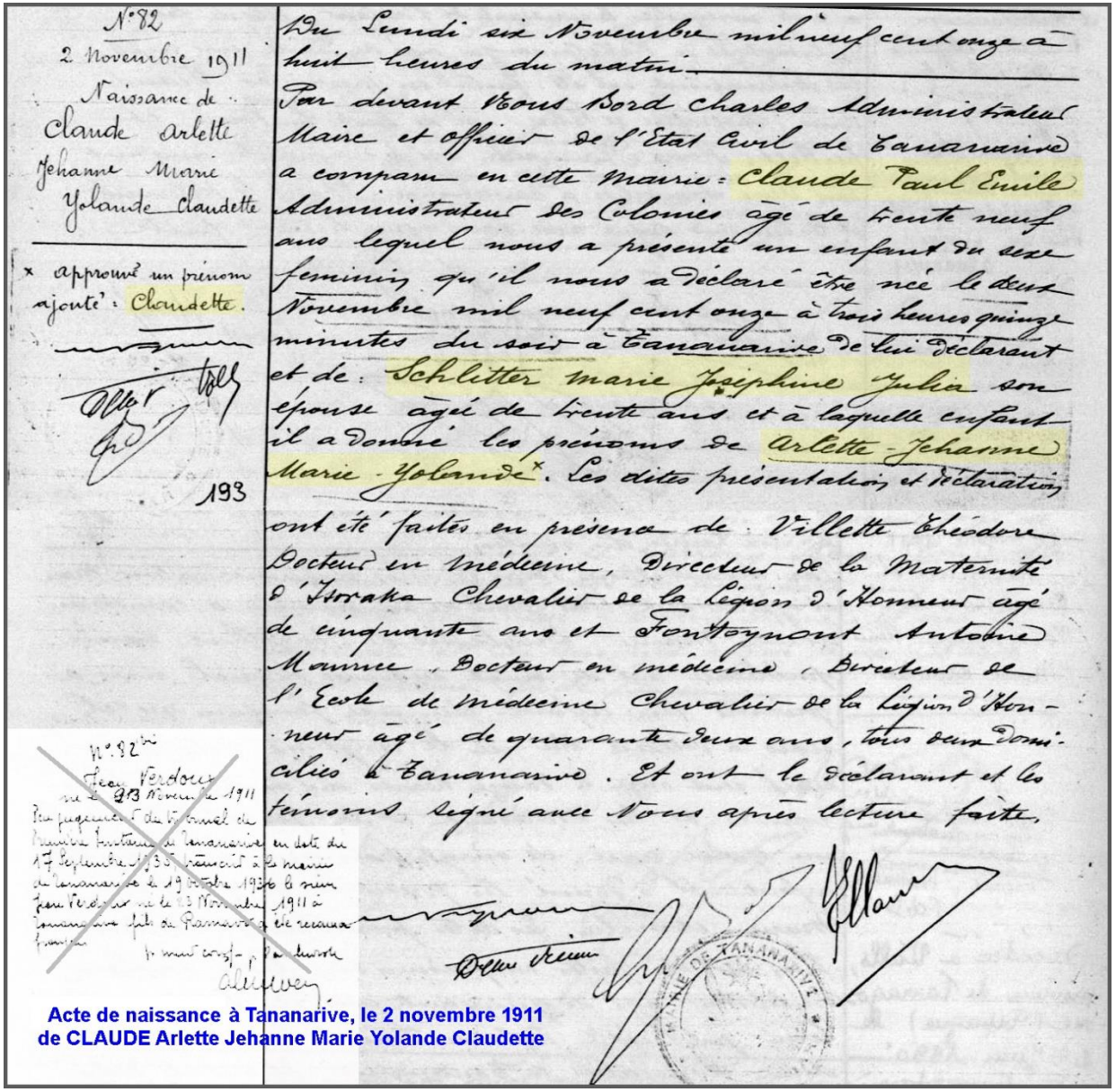
Alors, pendant la terrible occupation de la France par l'armée allemande, Arlette Yolande Claude se consacra à soulager la souffrance. Bientôt, étant de ceux qui « préfèrent mourir debout que vivre à genoux » elle entrait dans la Résistance, en ayant mesuré tous les risques de l'action clandestine. Elle les acceptait, les revendiquait même, d'avance prête au suprême sacrifice. Elle était la pierre soumise au ciseau du sculpteur et « ce n'est pas à la pierre à choisir sa place, mais au maître de l'œuvre ».

Lorsque le 20 août 1944, Arlette Yolande se rendait au chevet des blessés dans les combats de la Libération de Paris, elle était à l'ultime étape de sa marche à l'étoile. Par un bouleversant symbolisme, c'est devant l'Arc de Triomphe de l'Etoile qu'une rafale de mitrailleuse allemande l'abattait. *(Note : Citation à l'ordre de l'armée, croix de guerre avec palmes - Décision n°65 du 19 novembre 1965 – JO du 21 novembre 1947)*

Arlette Yolande n'est pas une sainte de vitrail, le vain bruit de la gloire ne se fait pas sur son nom, ainsi nous est-elle plus proche et comme une grande sœur. Nous, des temps modernes, qui nous interrogeons sur le sens à donner à notre destinée, qui sommes parfois troublées, hésitantes, nous demanderons à l'héroïne de nous montrer la route d'altitude. « Elle n'a pas à exhorter, son existence même est un appel ».

Cette biographie, pensée et écrite par Mme L'Herbier Montagnon à la manière dont ce fut vécu, avec son poignant accent de vérité, ne pourra laisser aucun lecteur insensible. Nous remercions l'auteur de nous avoir donné ce témoignage authentique qui ne permettra pas à la cendre de l'oubli d'effacer le souvenir d'une jeune fille qui, le cœur et l'esprit libérés des pesanteurs charnelles, sut vivre et mourir noblement... CAP SUR UNE ÉTOILE !

Chantal MAISONNEUVE
Françoise NOUGARET
Classe de Philosophie



N°82
2 Novembre 1911
Naissance de
Claude Arlette
Jehanne Marie
Yolande Claudette

× approuvé un prénom
ajouté : Claudette.

193

Du Lundi six Novembre mil neuf cent onze à
huit heures du matin.

Par devant Nous Bord Charles Administrateur
Maire et officier de l'Etat Civil de Tananarive
a comparu en cette Mairie : Claude Paul Emile
Administrateur des Colonies âgé de trente neuf
ans lequel nous a présenté un enfant du sexe
feminin qu'il nous a déclaré être né le deux
Novembre mil neuf cent onze à trois heures quinze
minutes du soir à Tananarive de lui déclarant
et de : Schlitter Marie Joséphine Julia son
épouse âgée de trente ans et à laquelle enfant
il a donné les prénoms de Arlette-Jehanne
Marie-Yolande×. Les dites présentation et déclaration
ont été faites en présence de : Villette Théodore
Docteur en médecine, Directeur de la Maternité
d'Ivoraka Chevalier de la Légion d'Honneur âgé
de cinquante ans et Fontoynont Antoine
Maurice, Docteur en médecine, Directeur de
l'Ecole de médecine Chevalier de la Légion d'Hon-
neur âgé de quarante deux ans, tous deux domi-
ciliés à Tananarive. Et ont le déclarant et les
témoins signé avec Nous après lecture faite.

N°82bis
Jean Perdoux
né le 2/3 Novembre 1911
Par jugement du Tribunal de
Première Instance de Tananarive en date du
17 Septembre 1930 transcrit à la mairie
de Tananarive le 19 Octobre 1930 à vu
jour le 2 Novembre 1911 à
Tananarive (Ile de Madagascar) a été reconnu
pour mort conf. à la loi du 9 Janvier
Allilvey

Acte de naissance à Tananarive, le 2 novembre 1911
de CLAUDE Arlette Jehanne Marie Yolande Claudette

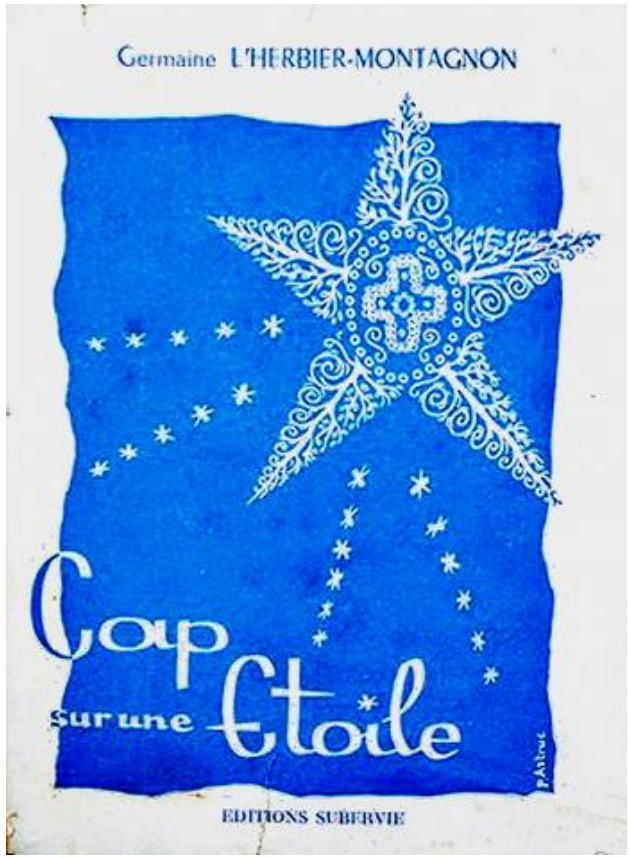
Arlette Yolande CLAUDE était la sœur de **Paul Marie Joseph « Pierre CLAUDE »,** né un an avant elle, le troisième pilote de chasse qui avait perdu la vie au début de la guerre, le 25 septembre 1939, aux commandes d'un Curtiss H-75 du GC II/4.

A sa sortie de Saint-Cyr (1931/1933) il est entré à l'École d'Application de l'Air de Versailles où il a obtenu le 4 août 1934 son brevet de pilote. En juillet de la même année, il effectue un stage à l'École d'Acrobatie d'Étampes, avant d'être affecté à la 5ème Escadre qui s'installe à Reims en septembre 1934. En septembre 1936, associé au lieutenant Fortalis, il a gagné pour la 5ème Escadre la **coupe Military-Zénith militaire**.

Dès la création du groupe de chasse II/4, le 15 mai 1939, le capitaine Pierre Claude a pris le commandement de la 4ème Escadrille, dite « Petits Poucets ».

Au-dessus d'Haguenau, le 25 septembre 1939, lors d'un combat aérien contre trois Messerschmitt Bf 109, après avoir abattu un de ses adversaires, son avion Curtiss H-75 est atteint. Blessé, il doit se parachuter, mais il est mitraillé par les pilotes des Messerschmitt durant la descente, et il est mort, arrivé au sol.

Il a été inhumé à Haguenau.



Sommaire

Couverture
Page de titre
PREFACE
AVANT-PROPOS
PREMIERE PARTIE - LES VERTES ANNÉES 1911-1939
- Chapitre premier - ENFANCE 1911 - 1922
- Chapitre II - ADOLESCENCE 1922-1932
- Chapitre III - CARREFOUR 1932-1939

DEUXIEME PARTIE - ACTION ET SACRIFICE 1939 - 1944
- Chapitre IV - ACTION (1er septembre 1939 à août 1944)
- Chapitre V - SACRIFICE 20 août au 21 septembre 1944

EPILOGUE
CITATIONS
- Décision n°495 – Première citation
- Décision n°65 – Deuxième citation

Capitaine aviateur PIERRE CLAUDE commandant la 4ème Escadrille « Les Petits Poucets » du groupe de chasse 2/4
- Extrait de citation à l'ordre de l'armée
- Citation à la Légion d'Honneur

Cette enfant était hors du commun. Elle n'eut pas la vie de chaque jeune fille. Elle n'eut pas non plus une mort comme les autres. Elle fut toujours exceptionnelle.

Général GIRAUD

Avant-propos de Germaine L'HERBIER MONTAGNON

« Lorsqu'on évoque le souvenir d'Arlette Yolande Claude, on ajoute toujours : « Elle fut la sœur du capitaine Pierre Claude, pilote commandant la deuxième escadrille des Petits Poucets, du groupe de chasse 2/4, glorieusement tombé en combat aérien, en Alsace le 25 septembre 1939. »

Oui, elle eut cet insigne honneur « d'être la sœur », mais elle fut aussi elle-même, bien digne de lui. Si trois beaux ouvrages ont été consacrés au chevalier du ciel, l'un des auteurs, l'abbé Merlaud, exprima, dans son épilogue, un vœu unanime : « Un autre livre serait à écrire en écho à ce magnifique témoignage. Cinq ans plus tard, Arlette Yolande réalisait en plénitude le message laissé par son frère. »

Ce livre, le voici. Si je me suis crue autorisée à le rédiger, c'est non seulement parce que j'avais connu la jeune fille, mais encore parce que je l'avais « reconnue » comme digne d'appartenir à la phalange des infirmières navigantes I.P.S.A. de la Croix Rouge Française, que j'ai instruites, formées, animées pendant de longues années. Si Arlette-Yolande n'a pas milité sous notre drapeau, malgré sa vocation, c'est que des circonstances, et des êtres, brisèrent son impulsion initiale.

Si la spiritualité d'Arlette Yolande peut paraître moins haute, moins exceptionnelle que celle de Pierre, par contre elle nous est plus accessible, plus humanisée. S'il y eut sainte Thérèse d'Avila, Jeanne d'Arc, Louise de Bettignies — qui fut admirable pendant la guerre de 1914-1918, — et tant d'autres dont les vies firent l'édification du monde, il nous faut aussi des êtres dont la distance nous séparant d'eux est moins immense, sinon un découragement irréparable peut venir pour beaucoup d'une excessive ambition, alors que le mérite est à leur portée d'accomplit, jour après jour, de modeste efforts. En se souvenant que le Royaume fut d'abord du grain jeté en terre, chacun de nos sacrifices use ce qu'il y a de matériel, de charnel en cous. Les soleils éblouissants sont bien lointains, bien hauts… Nos regards se fixent plus aisément sur une petite étoile qui brille à l'horizon, vers laquelle nous pouvons mettre notre cap comme le fit Arlette Claude.

De même qu'un coin d'azur dans un ciel chargé de nuages laisse deviner l'espace sans bornes, de même que le bruit d'une vague permet d'imaginer l'immensité des mers, ainsi ce que nous avons connu de la jeune fille nous a révélé un ordre moral intérieur, une exactitude de conscience qui est la marque des héros.

Alors que Pierre Claude, qui ne semblait point accordé au monde, écrivait dans son journal : « Ce que je veux, c'est n'avoir plus de lien avec la terre, mais les yeux fixés au ciel », Arlette, elle avait le goût de vivre et ne prononça le FIAT LUX que lorsqu'elle se sentit touchés à mort. Si sa fin n'eut pas le retentissement de celle du pilote foudroyé par les mitrailleuses ennemies, elle fut un long martyre qui force l'émotion.

Il ne nous appartient pas de juger laquelle de ces âmes eut le plus haut mérite au regards de Dieu…

Pour reconstituer l'existence d'Arlette Yolande Claude, je n'ai malheureusement pas disposé de la masse de documents laissés par Pierre ; seulement quelques pages de son journal mutilé, de la correspondance rare, des témoignages verbaux, mes propres souvenirs. Il m'a fallu bénéficier de la patiente, tenace, bouleversante collaboration de sa mère – qui ne semble survivre à son double deuil que pour être la vestale de ses deux enfants disparus –,pour pouvoir suivre, pas à pas, cette ascension, puis cette route au Calvaire. Pour certaines périodes, je n'ai pu former que des conjectures, et en opérant des liaisons indispensables, obtenir une synthèse ? Toutefois, j'ai l'encourageante certitude d'avoir dégagé au moins les influences déterminantes et les lignes de force de l'ensemble. Plus que de retrouver minutieusement tous les faits, il m'a paru essentiel de mettre en lumière le sens et l'aboutissement de cet itinéraire spirituel amorcé dès les vertes années, le mûrissement de ce destin dans le contexte de la période d'entre-deux guerres, puis des facteurs héroïques de la guerre 1939-1945.

À ceux qui pourraient s'étonner que CAP SUR UNE ÉTOILE ait le ton de panégyrique, je dirai que la faute est au modèle. J'ai seulement comme avec un miroir dirigé sur le soleil, capté la lumière et tenté d'en projeter le rayonnement et la chaleur. Nous serions bien malheureux si nous n'avions pas les brasiers allumés car ces « tisons héroïques » tels Arlette Claude. Ils ne doivent pas plus s'éteindre que la flamme qui veille sur le tombeau du Soldat Inconnu reposant sous l'Arc de Triomphe, et dont le culte est témoignage de notre fidélité. Ce feu se propage d'âme à âme, éclaire au-delà du visible, vient sortir de l'ombre des êtres qui ont besoin d'une émotion temporelle, d'une impulsion initiale pour échapper à leur médiocrité originelle et avoir le courage de s'engager sur les chemins qui montent. L'exemple vécu, concret, est plus capable d'inspirer de nobles actions que des préceptes impersonnels, il provoque un élancement à la suite de ceux qui, selon le texte assyro-babylonien :

« SONT VÊTUS COMME L'OISEAU, D'UN VÊTEMENT D'AILES »

Dans l'ancienne Chaldée, on fixait sur les lèvres des défunts, une mince plaque d'or, en forme de losange : ainsi en faisait-on des Chrysostomes – bouches d'or – exhalant sans paroles d'éternelles vérités.

Aux vivants de les entendre !

Ce fut pour moi un grand honneur d'être appelée à recueillir le message laissé par Arlette Yolande Claude, et un grand devoir de les transmettre. Lorsque je déposerai la plume à la fin de ce témoignage, il me semble que je pourrai, en toute conscience, bon vouloir et humilité, dire la phrase sacramentelle de toute fin de tâche de guerre et de paix à la Croix Rouge :

MISSION ACCOMPLIE !

Lire ci-dessous deux extraits de la première partie de l'ouvrage :
LES VERTES ANNÉES

Chapitre premier : ENFANCE 1911 - 1922
13 pages

Chapitre 2 : ADOLESCENCE 1922-1932
1 page

Chapitre premier

ENFANCE 1911 - 1922

Rien n'est mystérieux comme ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie. Tout est joué avant que nous ayons douze ans.

Charles PÉGUY

Le 2 novembre 1911, à Madagascar, dans la demeure qui, sur la Grand-Place d'Andohalo, à Tananarive, est celle de M. Paul-Emile Claude, administrateur-adjoint au chef de province, un enfant va naître. Il sera le très bien venu, le très aimé dans ce foyer où il a été précédé par Gisèle, en 1909, et par Pierre, le 28 octobre 1910.

Vers la fin de l'après-midi, sur cette place si curieuse, surplombée par le palais de la reine et celui de son premier ministre, et dont le portique est surmonté d'un aigle, une musique militaire s'installe. Bientôt, elle déchaîne, sous les fenêtres mêmes de l'hôtel des Claude, les premiers accents d'une Marche.

C'est juste alors qu'une petite fille fait son entrée dans le monde. Le docteur Villette, médecin de la famille, dit : « Je prédis à cet enfant l'amour de la musique... et la gloire. »

La nourrice noire Razafi, nièce de l'ancienne reine Ranavalo III, que la suppression de l'esclavage avait ruinée, quelque peu sorcière (pamouchara), prédit à la fillette « une destinée étrange ».

En ce 2 novembre, prélude à la saison d'été, celle des pluies si bénéfiques, va monter la symphonie des couleurs de la végétation, qui sera une fête pour les yeux. Ce mois était, chez les Romains, sous la protection de Diane, déesse de la nature et, surtout, des montagnes et des bois. Mais ce 2 novembre, placé sous le signe zodiacal du Scorpion, est aussi le jour des Morts, l'une des fêtes les plus émouvantes de l'année parce qu'elle est consacrée au culte des défunts. Tandis que sur les tombes s'égoutte l'eau bénite, que le **Dies iræ** gémit sous les voûtes des églises, la joie règne au foyer des Claude. Ils ont oublié que Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI, était née un 2 novembre et que, depuis le long martyre de sa captivité et de sa mort sur l'échafaud, le 16 octobre 1793, une légende veut que ceux qui viennent au monde ce jour-là soient placés sous le signe de la mort et promis à un destin tragique.

La nouveau-née, dont la bienvenue au jour rit dans tous les yeux, reçoit au baptême les prénoms de Jeanne-Marie-Yolande-Arlette (ce dernier, féminin de Carolus, ayant pour patron saint Charles Borromée, archevêque de Milan, dont la fête est le 4 novembre, désignant le plus souvent la fillette). L'enfant va être déterminée, comme tout humain, même prédestiné, par des données faciles à définir : hérédité, cadre de l'île Rouge, milieu social, familial, historique.

*

Arlette est l'addition d'une race, elle bénéficie du chevaleresque héritage transmis de génération en génération, le passé de la famille va commander son avenir, entretenir la flamme sacrée que l'on doit aux mânes des aïeux, influer sur l'orientation de sa vie.

M. Paul-Emile Claude, son père, était issu d'une très-ancienne lignée vosgienne. Un grand-père fut le premier filateur de la

contrée. Marié deux fois, il eut vingt-deux enfants, qu'il éleva durement dans les traditions de foi et d'honneur. Par sa mère, qui était née Claudel, Paul-Emile Claude était parent du célèbre ambassadeur écrivain.

Après de brillantes études, Paul-Emile Claude était entré dans la chancellerie, débutant à vingt-six ans dans la carrière coloniale à Madagascar, sous les ordres de Galliéni. L'homme du Tonkin et du Soudan voulait, après la conquête de l'Ile Rouge, en octobre 1894, et le traité de protectorat un an plus tard, « préserver l'originalité de la race malgache », « faire des adversaires d'hier les administrés de demain ». Ensemble, ils avaient parcouru toute la côte Est, alors que « le général Tazo », la fièvre, décimait les vies humaines et que la brousse sauvage, jusqu'alors inexplorée par les Blancs, cachait de mortels dangers. En 1897, M. Claude était chef de brigade de reconnaissance des lots de colonisation. Affecté à Maransetra, Madrizara Analada, il avait vécu l'ère héroïque et mis en application les principes de Galliéni : « Faites que vos subordonnés ne tremblent qu'à la pensée de votre départ ».

Le 12 août 1908, M. Claude épousait, en l'église Sainte-Clotilde, à Paris, Julia Schlitter de Welving, neuvième enfant d'une famille de souche lorraine qui eut, à chaque génération, des prêtres, des soldats, des enseignants. Sous la Révolution, un chanoine, Grasse, mourut pour sa foi. Un autre, officier, tomba, sous le Ier Empire, en 1812, pendant la terrible campagne de Russie. Un arrière-grand-père, Nippert, dont l'épouse, une Grasse, était apparentée aux Ney, fut chargée par Napoléon Ier, lors de la réorganisation de l'Enseignement, de fonder, au château de Helferdange, dans la Moselle, la première Ecole Normale d'instituteurs. Un capitaine Grasse, voltigeur à Paris, ardent défenseur du Pape, fut tué en 1858, à Rome, à l'âge de vingt-huit ans, étant volontaire, zouave pontifical luttant contre Garibaldi.

Pierre Schlitter, grand-père de la jeune épouse de Paul Emile Claude, enseignait à Falk, en Moselle, en 1852, et était possesseur de vastes forêts en Lorraine. Homme de hauts principes, il avait élevé ses enfants dans des règles intransigeantes, tout en leur donnant une éducation confiante et tendre. Membre du Tiers Ordre, chaque soir il récitait la prière en commun, suivie de l'examen de conscience et du chapelet. Puis les enfants s'asseyaient pour entendre la vie du saint qu'on fêterait le lendemain.

Pierre Schlitter tenait le livre de Raison où, après ses aïeux, il inscrivait les événements importants survenus dans la famille. Il connut l'horreur de l'invasion prussienne et la défaite de 1870, mais n'abdiqua jamais son amour intransigeant de la France, patrie perdue. Lorsque ses deux fils, Xavier et Adolphe, eurent 10 et 11 ans, il accepta de s'en séparer pour les soustraire à l'influence allemande. Leurs études terminées, ils entrèrent dans la congrégations des R.R.P.P. Rédemptoristes. Les filles, Catherine, Rose et Julia, furent confiées aux sœurs de Sainte-Chrétienne à Carignan, en France, dont une cousine germaine de leur mère était supérieure. Elles achevèrent toutes trois leur éducation chez les Bénédictines de Flavigny-sur-Moselle.

Hélas ! Pierre Schlitter mourut en 1890, sans avoir connu la délivrance de l'Alsace-Lorraine, asservie jusqu'à la glorieuse victoire de 1918.

*

Deux mois après leur mariage, les Claude, le 10 octobre 1908, prirent le paquebot qui quittait Marseille à destination de Madagascar. Là, leurs trois enfants allaient venir au monde, héritiers d'une lignée où les hautes traditions se transmettaient de

génération en génération.

Lorsque, en janvier 1912, M. Claude et sa petite famille s'en retournèrent en France pour un congé d'un an, Arlette-Yolande n'avait alors que deux mois et était portée dans un moïse par la bonne Razafi, qui en était très fière.

En 1913, les Claude furent de retour à l'Ile Rouge, M. Claude apprit, au passage, à Diégo-Suarez, qu'il changeait de résidence étant nommé administrateur de 1re classe à Fort-Dauphin. Ils furent tous ravis de cette bonne nouvelle, car le climat tempéré de la côté sud devait être favorable à la santé des enfants. Arlette connut ses premières impressions malgaches à bord du bateau côtier de Tamatave, le « Persépolis », vétéran de l'île, datant de 1870, qui mouilla dans la rade de Fort-Dauphin, le Nice de la grande île.

C'est au milieu d'une nature féerique qu'Arlette vécut avec ses parents, Gisèle, sa sœur, Pierre son frère. Leur villa toute rose émergeait d'un immense massif de fleurs et de verdure. Le parc de la Résidence était vaste, la végétation luxuriante et le ciel d'une merveilleuse transparence. Tout le décor concourait à éveiller dans l'esprit des enfants le sens de la beauté, avec l'élan vers Dieu créateur de ce monde merveilleux. Les principes religieux étaient à la base de toute la vie de cette famille chrétienne, catholique non de geste seulement mais vivant vraiment sa Foi.

De la France lointaine, on parlait tous les jours avec ferveur. Gisèle et Yolande avaient leurs costumes d'Alsacienne et de Lorraine, comme Pierre avait sa tenue de marin. L'existence était douce, douce... Le boy Kishoua, Malgache élevé à la Mission, était un charmant compagnon de jeux. M. Claude travaillait en bâtisseur, fixant des terres avec une plantation d'aloès, encadrant de grands arbres une avenue neuve qui, plus tard, porterait son nom.

*

L'annonce de la guerre déclarée par l'Allemagne à la France, le 1er août 1914, retentit comme un coup de tonnerre, bouleversant tant de tranquille bonheur. Désormais, chacun souffre des épreuves de la patrie, une fois de plus envahie au nord et à l'est. Chaque semaine, les enfants Claude accompagnent leur mère au cimetière français de Fort-Dauphin, réservé aux morts de la Grande Ile, et rendent un symbolique hommage aux « poilus » de la grande guerre dont les tombes jalonnaient le front de l'Yser à la Meuse.

Arlette jouait souvent à l'infirmière et, bien sûr, guérissait tous ses malades et blessés. Un jour, un boy descendant de l'ancien bastion de de Flacourt, situé derrière la Résidence, cassa une dame-jeanne ; son pied fut horriblement coupé. Dans l'affolement général, seule la petite fille prit l'initiative qu'il fallait ; avec une serviette, elle improvisa un pansement. Le docteur, appelé, fut absolument stupéfait de ce geste et, embrassant l'enfant, lui dit : « Sacrée infirmière en herbe ! »

*

Fin août 1916, M. Claude, ainsi que tout administrateur colonial, devant changer de résidence tous les trois ans, quitte la province de Fort-Dauphin pour celle de Farafangana. C'est un poste d'avancement, mais, hélas ! situé à l'embouchure de deux fleuves, sur une côte sablonneuse dont le climat est malsain. Pierre y contracte les fièvres paludéennes, compliquées d'une crise de foie, et les crises d'asthme succèdent à une forte coqueluche. L'unique remède pour le sauver est de quitter l'Ile Rouge et de retourner en France.

Alors, bien tristement, la famille s'embarque à Tamatave, à bord du « Calédonia » qui regorge de tirailleurs malgaches, parmi lesquels sévit une épidémie cérébrospinale. Le boy Kishoua est du voyage, à la grande joie des enfants (hélas ! Kishoua, mobilisé comme tirailleur, sera tué sur le front, en 1917). A la halte de Diégo-Suarez, on apprend que deux sous-marins allemands sont signalés dans les parages, guettant les transports militaires. Au cours de la traversée, on dut s'abriter quinze jours aux îles Seychelles, paradisiaques d'ailleurs. D'autres haltes eurent lieu dans les ports de Grèce et à Bizerte. Une fois le danger fut si grand que les prêtres du bord donnèrent l'absolution générale. C'est au bout d'une traversée de soixante jours, souvent un cauchemar, que la côte française apparut enfin. Les passagers se rendirent en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille pour remercier la bonne Mère de leur avoir permis d'être sauvés.

Hélas ! Pierre était alors comme un agonisant... Après une longue lutte de chaque jour, de chaque nuit contre la mort, Mme Claude sut que son fils n'aurait une chance de survivre qu'en résidant dans le Midi. L'installation se fit d'abord à Antibes, où l'enfant vit un avion dans le ciel pour la première fois, et en fut bouleversé à un point inimaginable.

Pendant un séjour à Grasse, Pierre, qui avait alors 7 ans, et Arlette, qui en avait 6, firent leur première communion privée, avec une très grande dévotion.

Malgré des saisons à Nice et à Vence, les suffocations de Pierre reprenant avec des crises de plus en plus rapprochées, le médecin conseilla d'essayer la montagne. Comme l'armistice de novembre 1918 permettait de reprendre le chemin de la Lorraine libérée du joug allemand, ce fut avec une émotion poignante que Mme Claude revint à Metz, où flottait, enfin, le drapeau français.

Au bout de quelque temps, Pierre, à qui le climat vosgien avait bien réussi, fut confié à l'abbé Bercker, curé de Saint-Louis, tandis que Gisèle et Arlette étaient mises au Sacré-Cœur de Montigny-les-Metz. Ainsi, les enfants étaient entourés de la chaude affection de Tante Rose, sœur de Mme Claude, qui vivait au château de Lessy, à quelques kilomètres de Metz ; il y avait dans sa propriété une petite grotte avec une statuette de la Vierge de Lourdes, devant un lac qui les enchantait. Tante Catherine vivait à Phalsbourg.

Arlette, élevée jusqu'alors librement dans l'Ile Rouge, se pliait difficilement aux disciplines scolaires. On l'appelait « la sauvageonne ». Il lui venait des nostalgies, en guettant en vain, la nuit, dans les buissons, les mille feux des coccinelles fluorescentes. Elle cherchait les oiseaux écarlates au moment de la moisson, et dont le plumage devient vert ensuite... mais seulement à Madagascar ! Ses espièglerie, ses farces n'étaient pas toujours du goût de son entourage. Pierre, souvent handicapé par sa santé chancelante, écrivait à son père, retourné à son poste colonial :

> « Je suis très gentil, ainsi que Gisèle, tout le monde le dit, mais Arlette est une vraie diablesse ! »

Pourtant, cette fillette bien portante, dynamique, n'ayant peur de rien, d'un tempérament contrasté avec celui de son frère Pierre, allait toujours le considérer, par la suite, comme son modèle, et son pilote.

*

M. Claude, qui venait d'être nommé à Ambilolé, réclamait sa famille. En juin 1920, avec Arlette seulement, Mme Claude partait le rejoindre, car il ne pouvait être question pour Pierre, d'affronter à nouveau le climat de Madagascar.

Avant de prendre le paquebot à Marseille, Mme Claude et Arlette

assistaient, au théâtre, à une représentation des **Contes d'Hoffmann.** La fillette, émerveillée, chantant avec les acteurs, trépignant, criant d'émotion, fit tant de manifestations intempestives qu'il fallut sortir. Alors, bouleversée, elle dit : « Moi aussi, je serai cantatrice, moi aussi je ferai du théâtre quand je serai grande ! » Il semble que cette soirée la marqua pour toujours.

C'est avec une impatience frémissante de joie qu'elle débarqua dans l'île qu'elle aimait. Maintenant, elle avait neuf ans, l'âge de comprendre, de ressentir des émotions artistiques, de goûter la splendeur de l'exubérante nature. Un pacte de tendresse était scellé entre la terre malgache et Arlette, qui répétait : « Ici, c'est chez nous ! »

Elle va vivre pendant deux ans une période d'enfance enchantée. Sensible à la couleur, aux sons, elle aime la palette extraordinairement variée qui met des teintes les plus violentes sur le paysage où la latérite, cette terre qui semble saigner, met la touche dominante. Les vieilles maisons traditionnelles à colonnes et à balcons de bois, les paillottes aux toits de chaume faites de ce matériau rougeâtre et violacé, les étangs constellés de nénuphars, les pelouses où les arums épandent leur enivrant parfum, les fleurs de feu des madagascaris, des jacarandas et des bougainvillés qui embrasent la houle verdoyante des vallons, parfois même les rivières et les lacs où se reflètent les montagnes carminées rose tendre où, le soir, le soleil semble allumer des incendies. Du même rouge sombre ou léger sont encore les tombeaux somptuaires que l'on rencontre partout à Madagascar, au cœur du monde des vivants, qui rappellent au visiteur que le moment est fugitif, « que la terre est peuplée de plus de défunts que de ceux qui respirent. »

Arlette aime les nuits d'un bleu profond, où elle ne se lasse pas de chercher la Croix du Sud, constellation qui symbolise l'espérance et « porte les vœux ». Elle se plaît dans les matins délicieux à courir au jardin somptueux tout revigoré par la fraîcheur de la nuit. Sa nature ardente goûte les après-midis contrastés de la saison des orages, mousson d'été, d'octobre à avril, où de gros nuages apparaissent dans le ciel devenu soudain plombé, où la tension électrique augmente, et qu'une trombe d'eau s'abat avec des éclairs grandioses. Arlette, déjà brave, n'a jamais peur.

La fillette aime la compagnie des « nénénes » (mot réunionais qui désigne les bonnes d'enfants) et des domestiques malgaches si communicatifs, qui se livrent à de longues causeries évoquant un monde mystérieux. Elle a cent fois entendu, mais redemande toujours, l'histoire de la petite fille Saafara qui, s'étant perdue dans la brousse, rencontre un crocodile qui lui offre de lui faire traverser le fleuve sur son dos ; mais il l'emmène dans son trou. Après mille péripéties, les oiseaux viennent la délivrer.

Il y a aussi les histoires de sorciers mahafaby, ceux qui font le sikidy avec des fèves par terre et annoncent ce qui va arriver. Les mpammosavy, jeteurs de sorts maléfiques si redoutés, car ils viennent la nuit, nus, tout enduits de graisse, danser sur les tombes.

Un jour, M. Claude dut sévir et faire arrêter l'un d'eux qui terrifiait — et exploitait — de naïves populations. Alors, avec des mines, des gestes démoniaques, il jeta un sort sur Arlette !... Bien sûr, il ne faut pas croire à ces manœuvres d'un autre âge, pourtant, Mme Claude en fut tout assombrie, et longtemps, longtemps plus tard, elle ne l'avait pas encore oublié.

Il y a aussi, dans l'Ile Rouge, deux génies bienfaisants, des êtres mythiques qui peuplent les bois et les rivières, les Kindoby, sorte de lutins qui habitent les abords des villages, font des farces et viennent voler le riz. Les Zazaranos, eux, sont des enfants des eaux ; ils vivent dans les fleuves et il faut se les concilier si on veut

faire un pont. Il y a des hélos, qui sont des esprits qui s'introduisent dans le corps de certaines personnes, les secouent de tremblements, alors, au son des tambours, ils prédisent l'avenir.

Ainsi, la fillette occidentale vit dans un monde de songe où les réalités banales semblent inconnues.

Chaque matin, elle aide à la cueillette des letches mangues ananas, qu'elle distribue aux petits Malgaches. Elle fait des bouquets avec les géraniums, les daturas, les vétyvers ylang ylang, plantes parfumées, qu'elle porte à la pauvre église pour l'égayer un peu.

A Ranafano, près d'Ambilobé, à la forte source d'eau chaude où les lépreux viennent, au lever du soleil, se baigner pour empêcher leur maladie d'empirer, les femmes et les enfants chantent. Arlette veut aller dans l'eau avec eux « pour leur donner confiance », et elle organise des jeux avec des enfants déjà très atteints. Mais elle est brave, cette petite fille issue d'une lignée de soldats qui s'illustrèrent sur les champs de bataille. Elle va le prouver un jour, alors qu'un feu de brousse menaça Ambilolé, y compris la Résidence construite en bois. Derrière elle, était le fleuve Mahawara, plein de caïmans, sans pont, que l'on doit traverser en pirogue pour lutter contre l'incendie. M. Claude combattait au premier rang (au point qu'il eut les sourcils brûlés). Le feu horrible chassant la faune hurlante, les oiseaux affolés ; le soleil rouge, au-dessus du brasier immense constituaient un tableau affolant. Alors que les femmes des fonctionnaires apeurées, venues se réfugier à la Résidence, où tous s'y trouvaient pris comme dans une souricière, car les herbes sèches en feu par paquets tombaient sur le toit de la véranda. Dans ce drame, on entendit soudain une claire voix d'enfant, celle d'Arlette, récitant le Notre Père. Elle seule avait pensé à prier ! Quand, le danger écarté, on lui demanda pourquoi, elle répondit :

— Puisque nous allions tous mourir, il n'y avait plus que cela à faire, nous confier au Bon Dieu !

Arlette, enfant si pure et pieuse, allait être l'objet d'une grâce de choix. Monseigneur Fortinio, de Diégo, venu à Ambilolé pour confirmer les Malgaches — dont l'âge allait de douze à quatre-vingts ans —, invité à descendre à la Résidence, dit au dîner :

— Je serais bien heureux d'avoir une petite blanche comme Yolande-Arlette parmi mon troupeau noir.

— Mais, Monseigneur, elle n'a que neuf ans et n'a pas encore fait sa première communion solennelle, objecta Mme Claude.

— Cela ne fait rien ; elle est digne du sacrement, j'en suis sûr.

Et, s'adressant au Révérend Père qui l'accompagnait, il lui dit :

— Pendant que nous allons prendre le café au salon, préparez cette enfant.

Ainsi, fait rare, Arlette, à neuf ans, fut confirmée avec les Noirs. Exemple édifiant pour eux de voir dans leur cohorte, la fille de leur chef de province.

Arlette a désormais un rêve : faire baptiser Raerto, le cuisinier. Elle commence par lui faire adopter le nom de Joseph, plus chrétien, mais tout se gâte quand elle veut lui apprendre le catéchisme. Alors, le pauvre domestique, plus très jeune, vient trouver M. Claude en le suppliant de dire à « Mamzèle que Bacoto, trop vieux pour apprendre catété, Bacoto trop bête pour Bon Dieu vazah (celui des seigneurs blancs), seulement bon pour Bon Dieu malgache. »

Arlette devant renoncer à ses ambitions démesurées, fait le catéchisme aux prisonniers malgaches qui travaillent dans le parc de la Résidence. Afin de pouvoir mieux leur expliquer, elle a appris le malgache, car elle adore cette langue parlée par les chères « nénènes » et autres domestiques, langue musicale dont la douceur l'a fait appeler « l'italien de l'Orient ».

ferons le tour du monde, vous verrez comme je serai bon pilote ».

Cet emballement fait d'abord sourire la famille. Mais Pierre serait-il un visionnaire ? Le précurseur de l'aviation malgache avait été l'administrateur Raoult qui, dès 1911, eut l'audace de construire, à Tananarive, un engin de toile et de bois fragile, dit aéroplane, qui réussit à décoller mais se brisa à l'atterrissage. Nul ne suivit cet exemple hardi. Quel rêve si, un jour pourtant, des ailes pouvaient relier la France à ses possessions d'Outre-Mer ?

Chaque lettre de Pierre à ses parents se terminait par ce leit-motiv, appel désespéré : « Quand reviendrez-vous ? »

Enfin, au printemps de 1922, M. Claude, bénéficiant de son congé d'un an, les trois membres exilés de la famille, mirent le cap sur la patrie lointaine.

Avant de partir, Arlette, désespérée de laisser ses chers compagnons les animaux, les répartit chez des amis sûrs. Quant aux oiseaux de volière, aux adorables et jacassantes perruches, aux centaines d'êtres ailés de toutes les couleurs paradisiaques, elle les fit enfermer dans de petites cages et se rendit, avec les boys, dans la forêt pour leur rendre la liberté. Mais, le lendemain matin, malgré leurs ailes rognées, ils étaient presque tous revenus à la Résidence, où ils attendaient leur petite reine Arlette. Alors la fillette, bouleversée, pleura à chaudes larmes.

Qu'elle était donc mélancolique en montant sur le paquebot, quittant ainsi tant d'êtres aimés qui avaient enchanté pendant deux ans sa vie merveilleuse comme un conte de fées.

Avait-elle la prescience que quelque chose finissait qui ne reviendrait plus ? Que le meilleur de son enfance demeurerait attaché à cette terre colorée, rouge comme le sang, où elle s'était éveillée à l'éternel sourire de l'univers ? Que c'en était fini de la liberté et du rêve ? Demain, il lui faudrait se plier à la discipline des écoles en France. Devenir une « grande » ***.... (à suivre)***

Chapitre II

ADOLESCENCE 1922-1932

La vie de la plupart des hommes est un chemin mort qui ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue.

François MAURIAC

De retour en France, la famille Claude s'installe à Metz. Les trois enfants ayant alors 11, 12 et 13 ans, abordent la période capitale de leur éducation, qui sera déterminante en leur avenir et qui exige, pour un développement harmonieux, la chaude atmosphère du foyer. Pierre est au lycée de Metz depuis octobre 1921. Gisèle et Arlette sont élèves du Sacré-Cœur. Chacun d'eux va se créer son univers original, unique.

Après s'être plus ou moins calqués sur leur entourage jusqu'alors, les enfants vont apprendre à penser, à agir en pleine conscience. Ce qui est encore confus en eux va dégager dans la lumière. Ils vont cultiver leur esprit par la connaissance, leurs âmes par l'élévation, et l'ennoblissement progressif de leurs facultés spirituelles par les moyens que leur fournit leur famille, avec la grâce de Dieu. Années critiques de l'adolescence, où s'éveillent des forces vitales, où l'on choisit le chemin qui mène à la vie véritable ***.... (à suivre)***

[Image facebook]

Libération de Paris – 29 août 1944 : Arlette Yolande Claude, 33 ans , infirmière de la Croix Rouge est grièvement blessé place de l'Étoile, à l'angle de la rue Victor Hugo , alors qu'elle se rend auprès des blessés. Elle décédera le 22 septembre à l'hôpital Marmottan